



korn-Bould

Istor - Sevenadur

REVUE HISTORIQUE ET CULTURELLE
DE LA RÉGION DE PLABENNEC



P 3 à 7

Visite de La
Léonarde
en 1970



P 10 à 12

Les engrais
il y a 100 ans



P 13 à 16

Arrivée de la
fée électricité
à Plabennec



P 17 à 19

Fontaines
miraculeuses

EDITORIAL

pennad-stur

Voici le numéro 9 du Korn-Boud, pour partager notre histoire, notre culture, notre vie communautaire, toujours en accord avec ce proverbe :

An neb ne oar ket eus a belec'h e teu, ne c'hell ket gouzout da belec'h ez a.

Celui qui ne sait pas d'où il vient, ne peut savoir où il va.

Vous trouverez ici des articles sur la vie d'autrefois : les croyances et les rites religieux relatifs aux fontaines, le quotidien des gens avant l'électricité, une visite virtuelle de La Léonarde en 1970, etc...

Le travail de rédaction amène des contacts entre les générations, avec les personnes âgées, avec les enfants des écoles, mais aussi avec les différents services (bibliothèque, archives de la mairie et du CRBC)

Il reflète aussi la présence de bénévoles dans les associations culturelles bretonnes pour promouvoir la langue et la culture bretonne.

Nous avons déjà évoqué les 40 ans de Kroaz-Hent (N° 8), les 30 ans du Menhir de Prat Lédan (N° 7). Cela mérite une fête d'anniversaire. Elle se fera les 14 et 15 mai prochains, en lien avec les 20 ans de l'école Diwan et les 20 ans de Peraket (cours de breton).

L'équipe éditoriale

Directeur de la publication : Association Kroaz-Hent
Comité de rédaction : Fanch Coant, Louis Le Roux, Jean-Jacques Appéré, Henri Le Roux, Yvette Appéré, Gene Thépaut, Janine Sanquer, Éliane Talabardon, Jeremi Kostiou
Crédits photographiques : collectage Kroaz-Hent et collections privées.
Conception et impression : CLOITRE Imprimeurs
02 98 40 18 40

LA RAGE À PLABENNEC.

(Extrait du journal « La Gazette du Laboureur », du 19 novembre 1886.)

Plabennec- Trois hommes mordus par un cheval.

Les nommés Gourlaouen Guillaume, cultivateur au lieu dit Kerbiriou en Plabennec, son fils Michel, âgé de 16 ans, et Pinvidic Jean, cultivateur à Lestaret, en Le Drennec, ont été mordus plus ou moins gravement, dimanche dernier 7 novembre, par un jument appartenant à Gourlaouen, et qui est morte quelques heures après, présentant tous les symptômes de la rage : M. Clech, vétérinaire à Lesneven, qui a été appelé pour la visiter, a conclu dans ce sens.

On se perd en conjectures sur la cause de la maladie de cette bête. Elle a été sans doute mordue par un chien ou par un loup.

On ne sait pas si les trois hommes ont été sauvés. L'institut pour le traitement de la rage n'a été créé par Pasteur, à Paris, que l'année suivante, en 1887.

« RÉCLAMES »

du journal La Dépêche de Brest en 1886.

(Soins de la coiffure et de la peau étaient déjà la cible des publicités à l'époque)

Eau de Cythère

N'imitiez pas !.. Il est des produits de toilette qui se rapprochent si peu de la vérité dans leurs effets qu'on ne peut s'y laisser tromper, et pourtant bien des personnes usent de leurs artifices faute de se renseigner.

Seule ! Seule... l'Eau de Cythère régénère la chevelure qui grisonne et blanchit, et lui rend l'éclat, la couleur et la nuance de la jeunesse... Faites de la rénovation et non du déguisement !

N'imitiez pas ! Rajeunissez !

Les produits empiriques sont dangereux.

Dépôt à Brest, M. Périgois, coiffeur, rue de Siam, 25.

Avis essentiel

Nous rappelons que la Lotion Régénératrice du Dr Saïdi, qui obtient un si grand succès pour enlever les pellicules, arrêter la chute des cheveux et les faire repousser sur les têtes des chauves, se vend par flacon de 3fr et qu'on l'expédie franco contre un mandat-poste de 3fr 50, adressé à MM Baric et Cie, pharmaciens à Deuil, Seine et Marne.

Plaies, Blessures
Des Milliers de Guérisons !
EAU FÉLIX FORGE
Préparation infallible pour la guérison radicale des Vicières Varicelleux les plus invétérés, Plaies de toute nature, Blessures, Ardlures, Abcès, Panaris, Angélures, Crevasse, Démangeaisons. Traitement peu coûteux et facile. Soulagement immédiat.
Flacons 1 fr. 90 et 3 fr. 60, dans toutes bonnes Pharmacies. Se défier des imitations. Exiger le nom de FÉLIX FORGE, A. MANQUEST, Ph^e, A FLERS-DE-L'ORNE, 56, rue de Tinchabray.
Dépôt à Brest : pharm. Baron, Grand'Rue, 13; Guengant, 109, rue de Siam; Renault, 42, place Médiance; Quimper, pharm. Decrop. 2050

VISITE DE LA LÉONARDE EN 1970

Par Jean-Jacques Appéré



Le siège social, rue des Trois frères Lejeune

La coopérative La Léonarde est la grande entreprise plabennecoise du XX^{ème} siècle. Elle est née avec le siècle (1919) et a disparu avec lui. Quatre ou cinq camions et une vingtaine de fourgons HY Citroën vert-turquoise ont sillonné les campagnes du Léon pendant cinquante ans. Ces derniers restent le symbole le plus fort de l'entreprise dans l'esprit des Nord-Finistériens, tant ils représentaient le lien avec la société de consommation naissante, pour des familles parfois assez isolées de tout commerce, et dépourvues de moyens de déplacement motorisés. En 1970, la Coopérative compte une cinquantaine de salariés, presque tous de Plabennec, à l'exception de quelques Brestois, rescapés de la fusion en 1956 avec L'Alliance des Travailleurs, autre coopérative brestoïse. La vente au détail se fait dans une quarantaine de succursales du Conquet à Carantec, et même au-delà des mers, à Ouessant, Molène et Sein. Le siège social se trouve en plein centre de Plabennec, rue des Trois Frères Le Jeune, à l'emplacement du Super U actuel. Je vous propose un petit retour dans le temps, pour une visite des locaux en cet été 1970.

La cour

On y accède par un large portail d'entrée donnant sur ce qu'on appelait encore à l'époque la route de Plouvien. Dès le portail franchi, immédiatement sur la gauche, côté route, vous apercevez un long préau qui permet de garer les vélos des salariés et les petites voitures de l'entreprise. Toujours sous ce préau, vous voyez une antique pompe à gasoil et essence destinée à faire le plein des camions et fourgons, avec une pompe à main pour remplir une grosse bonbonne en verre qui se vide ensuite dans le réservoir. C'est assez sportif quand il faut remplir un réservoir de camion. Mais le métier est physique et quelques coups de pompe servent d'échauffement avant de manipuler les nombreuses caisses de 15 litres de vin, de bière et de jus de fruit qu'il va falloir livrer.

La maison

Commençons la visite par la maison située au fond de la cour. C'est à l'origine une maison d'habitation. Le rez-de-chaussée a été affecté aux bureaux. A gauche celui de M. L'Hénaff, président du conseil d'administration, et à droite celui de M. Grouhel, directeur. Sur l'arrière, entrons dans un bureau collectif, qu'aujourd'hui on appellerait



La cour de La Léonarde en 1960

«open-space» pour faire branché. La place est limitée, les bureaux tout petits et l'atmosphère très enfumée. A travers les volutes qui montent au plafond, on aperçoit Marie Louise, la secrétaire, Biel et Jean, chargés de la comptabilité, Albert, René et l'autre Jean, plutôt chargés des relations avec les gérants des succursales. Nous ne monterons pas à l'étage de la maison, occupé par la famille de Jean qui fait aussi un peu office de gardien des lieux en dehors des heures de travail.

La mercerie

Attenant à cette maison, nous allons découvrir un premier bâtiment de travail. L'étage est occupé par ce qu'on appelle la mercerie, mais qui est en fait l'entrepôt de tout le rayon bazar-non alimentaire. Marthe prépare les livraisons hebdomadaires de chaque succursale dans des cartons recyclés venant de l'épicerie: 3 balais, 2 brosses lave-pont, 6 éponges scotch-brite, 2 opinel n° 4, 3 entonnoirs... Puis les cartons sont amenés jusqu'au monte-charge qui permettra de les descendre au rez-de-chaussée. Malgré ce monte-charge, la situation de cet entrepôt à l'étage ne semble pas très rationnelle, puisqu'il faut au préalable y monter les arrivages de produits de chez les fabricants. Il faut se souvenir que la coopérative a récupéré, lors d'un échange, les locaux de l'ancienne école des garçons. Il a donc fallu s'adapter à l'existant. Profitons de l'ascenseur pour descendre également.

Les vins vieux

Changement d'atmosphère! Nous entrons dans le royaume du vin, et son odeur âcre ne nous quittera plus pendant presque

toute la visite. Le vin est en effet le produit phare de l'entreprise, qui ne fait par là que répondre aux besoins considérables de vin rouge dans la vie quotidienne de l'époque. Pour l'instant nous débarquons dans la cave des «vins vieux», comme on dit alors pour parler des «bouteilles ¾»! Les murs sont cachés par de nombreux tonneaux de bois sur lesquels on peut lire: Côtes du Rhône, Beaujolais-Villages, Mâcon, Moulin à Vent, Châteauneuf-du-pape, Banyuls, etc. Ces noms évocateurs sont le quotidien de Thénénan qui est chargé de préparer les commandes de vins de qualité supérieure. Les succursales peuvent commander ces vins à l'unité car leur consommation reste limitée. Le magasin de Kerlouan, par exemple, souhaite cette semaine 6 Côtes du Rhône, 3 Bourgogne Aligoté, 2 Beaujolais et 4 Bordeaux supérieur. Cela remplira juste une caisse de 15 bouteilles. Il faut aller à chaque tonneau remplir une à une les bouteilles préalablement passées à la laveuse automatique. L'expérience permet de s'arrêter à la bonne hauteur du goulot, pas trop bas pour atteindre 75 cl, et pas trop haut car il faut de la place pour le bouchon, et encore moins laisser le vin déborder évidemment, car on manipule ici des «produits de luxe». A la rigueur on pourrait avaler une petite gorgée du trop-plein, mais vous pensez bien que ce n'est jamais le cas! Chaque bouteille est ensuite passée dans la boucheuse manuelle à levier, puis recouverte d'un capuchon alu rouge ou jaune selon la couleur du vin. Il reste enfin à coller l'étiquette, et éventuellement la collerette AOC ou VDQS, toujours à la main, après l'avoir étalée sur une plaquette de colle. Et attention! L'étiquette doit être droite, et placée à la bonne hauteur, qualité supérieure oblige! Il est bien sûr préférable de mettre la bonne étiquette sur la bouteille! Le nom de la succursale destinataire est écrit à la craie sur les caisses qui sont ensuite amenées au chai à l'aide d'un diable.

La cave

Continuons à nous enfoncer dans le fond de ce premier bâtiment, comme pour une plongée profonde dans le monde du vin! L'odeur devient très forte. C'est la cave des vins ordinaires. Ici plus de tonneaux en bois, place à des énormes cuves en ciment de deux à trois mètres de haut, dans lesquelles on logerait pour la nuit 4 ou 5 personnes pas trop regardantes sur le parfum de leur chambre à coucher. C'est là que régulièrement des camions viennent déverser leurs citernes de vin de «divers pays de la communauté européenne», comme le disent les étiquettes d'alors. Et ces cuves en ont vu passer des hectolitres, y compris



Le Préféré

à l'époque où le vieux camion-citerne couleur vin de Roger allait faire le plein en vin d'Algérie arrivé par pinardier au port de commerce de Brest. La cave n'est pas le local le plus attrayant de l'entreprise: odeur forte de vin ordinaire mêlée au soufre que l'on brûle pour désinfecter les cuves vides, lumière artificielle toute l'année, température très fraîche, sol toujours humide car on y joue beaucoup du jet d'eau... Bref, un endroit où même le plus alcoolique ne souhaiterait pas passer ses vacances. Et imaginez l'hiver! C'est Paul qui s'occupe de gérer ces cuves. D'ailleurs actuellement il est dans l'une d'elles. On peut voir la lueur d'une baladeuse par le hublot d'entretien qui permet juste le passage d'un homme (et encore pas tous!). Claustrophobe s'abstenir, et gare à l'asphyxie avec les vapeurs. Tiens, on entend la voix de Casi qui appelle depuis le chai:

Hé, Paul, Mon Désir!

Vous vous posez peut-être des questions sur l'ambiguïté de la formule. «Mon Désir» est une des marques de vin rouge de La Léonarde, la seule qui fait 11°. Tous les autres titrent 12°, voire même 12,5° pour le «Monopole». Ce cri de «Mon Désir» veut simplement dire qu'il faut connecter la chaîne d'embouteillage sur la cuve de «Mon Désir», afin de mettre en bouteilles ce doux breuvage qui réjouira les gosiers de Léonards un peu mauviettes, ceux qui ne supportent pas le 12°, avec la honte!

Le chai

Puisque Casi nous appelle si gentiment, montons donc au chai. Quatre ou cinq marches de ciment, et il nous accueille, comme toujours, d'une énorme poignée de mains, d'une solide tape sur l'épaule et d'un grand sourire. Le chai est en fait un vaste hangar partagé entre la chaîne de mise en bouteille de vin ordinaire sur l'arrière, et un entrepôt de stockage des caisses de vin, bière, SIC orange et citron, limonade. Les palettes d'eau minérale Evian et Contrex, dont la consommation devient à la mode, sont empilées sur des hauteurs défiant les normes de sécurité. Si ça commence à pencher, c'est qu'on est allé un peu trop haut. Toute la façade qui donne sur la cour est constituée d'un quai vers lequel les camions viennent reculer afin de permettre chargement et déchargement à niveau avec les diables, les transpalettes et surtout le Peg (chariot élévateur pour palettes), engin assez récent que Casi conduit déjà comme Fangio.

Nous tombons au bon moment, c'est l'heure du casse-croûte rituel au milieu de chaque demi-journée. Une partie du personnel du siège se retrouve là vers 10h et 16h, dans un recoin de la chaîne d'embouteillage, pour y avaler le pain-pâté que chacun a apporté, en écoutant la dernière bonne histoire de Georges, descendu de l'épicerie. Pour les boissons (vin,

bière ou autre), on se sert à la source. Il y en a un qui dit ne pas aimer le chvépèz (comprendre Schweppes!). L'anglais est resté pour l'instant aux portes du Léon, et le breton reste encore très employé. Aujourd'hui les gars de l'épicerie ont apporté deux boîtes de sardines gonflées, et donc invendables. Ici pas de dilemme sanitaire, les sardines atterrissent sur les tartines, et Yves termine en étalant l'huile sur son pain. Faut pas gaspiller, et puis le métier est physique, il faut des calories!

Un petit quart d'heure plus tard Saïk relance la machine. C'est le signal. Chacun regagne son poste de travail. Yves sort les bouteilles vides et sales des caisses revenues des succursales. Les bouteilles sont enquillées sur des tiges de la laveuse et passent dans une grosse machine à laver où l'eau chaude et un produit de lavage les rendront aptes à recevoir une fois de plus leurs 100 cl de vin rouge. En fin de parcours, une autre machine mettra la capsule et collera l'étiquette, sous l'œil vigilant de Saïk qui repère immédiatement les étiquettes pas droites et les bouteilles mal remplies. Tout au bout, on les range par quinze dans les caisses en bois qui seront empilées et stockées dans l'entrepôt à l'aide d'un diable, en veillant à ne pas mélanger le «Préféré», le «Marquis de Roz Vily» et la «Ceinture Dorée», même si pour ces deux derniers, seule l'étiquette diffère. Le contenu vient de la même cuve, mais du côté de Carantec et Saint-Pol-de-Léon, on trouve le «Ceinture Dorée» tellement meilleur!



Le célèbre Marquis de Roz Vily

Le quai

Dans la partie entrepôt, «Faench Colonial» règne en maître, toujours prêt à une bonne blague, dans sa position favorite, accoudé sur son diable qu'il ne quitte jamais, au point qu'il lui semble greffé au bout des doigts. C'est lui qui prépare les commandes de liquides pour chaque succursale. Au fur et à mesure les piles de caisses sont stockées près des quais, avec le nom de la succursale inscrit à la craie dessus: Plouguerneau, Plouarzel, Le Conquet... Dès le soir si c'est possible ou le lendemain matin, tout cela sera rangé avec soin dans les camions, avec les cartons de mercerie et les palettes d'épicerie, pour la tournée du jour ou de la demi-journée, selon l'éloignement de la succursale et l'importance de sa commande.

Les livraisons

Jop vient juste de partir avec son vieux Citroën U23 vert. Il ne dépassera pas beaucoup les



Livraison à domicile en 1985-André Bleunven

60 km/h pour gagner Lesneven et Ploudaniel. Sinon il y a les deux Berliet plus récents d'Henri et de François qui sont plus grands et plus rapides et qui se chargent donc des points de vente plus éloignés. Il y a toujours deux personnes par camion, voire trois s'il faut faire très vite. Chaque succursale est normalement livrée une fois par semaine, toujours selon le même planning sauf besoin urgent de dépannage pendant l'été sur la côte. Ces dépannages et les livraisons des petites succursales sont assurés par les fameux fourgons «tôlés» HY Citroën vert turquoise, dont la flottille a sillonné tout le Nord-Finistère pendant des années, devenant le symbole de La Léonarde, présente jusqu'au fond des campagnes. Beaucoup de ces fourgons assurent en effet la vente à domicile dans un grand nombre de communes, conduit soit par les gérants eux-mêmes (André à Plabennec) ou alors par un chauffeur du siège (Thénénan à Plouvien, Louis, Yves, René dans d'autres communes). C'est bien sûr, pour les clients, un service très appréciable d'autant plus que l'automobile est encore peu répandue, et que les achats sont relativement encombrants et lourds (conserves et vin). La planification de ces nombreuses livraisons quotidiennes est un vaste chantier, surtout en été où les imprévus et les demandes de livraisons supplémentaires tombent quotidiennement. Et quand on voit Yves quitter son bureau d'un pas rapide, dans sa longue blouse grise et avec ses petites lunettes qui lui donnent une allure d'instituteur, pour venir aider à charger un fourgon HY en catastrophe, c'est qu'il y a un gros coup de chaud ! Lampaul-Plouarzel vient encore d'appeler pour une livraison exceptionnelle, car l'été leur petit magasin tout en longueur ne désemplit pas. Les livreurs ont même du mal à passer entre les clients.

L'épicerie

Au fond du chai, on passe dans le dernier hangar du siège social, plus clos, plus sec, plus calme. Ici pas de machines, juste des palettes de cartons d'épicerie empilées sur des hauteurs assez impressionnantes. C'est là qu'Edouard, Georges et Goulven préparent les palettes qu'il faudra descendre jusqu'au quai d'embarquement avec

précaution, et souvent avec l'aide d'un collègue pour freiner, car on peut vite perdre le contrôle du transpalette. Tout au fond du hangar, c'est le garage. Changement de décor : plus noir, plus gras, plus huileux. C'est là que Jean désosse les fourgons ou les camions en panne, qu'il change les pièces, refait les moteurs. On peut en voir un là éparpillé par terre. Un vrai puzzle de HY !

En route

Nous revenons à 13 h 30 pour partir en livraison à Plouarzel dans le Berliet d'Henri. Plouarzel est une succursale qui marche très fort pendant l'été, et le camion est donc bien garni. Nous sommes trois à bord. Le moral est bon car c'est une «bonne» succursale. Cela veut dire que la réserve est facile d'accès, assez grande, et surtout que le casse-croûte est soigné ! Pour la réserve, c'est vrai qu'il y a d'énormes différences d'accessibilité selon les succursales : marches à franchir, magasin à traverser, caisses à empiler par six, passage parfois impossible pour les diables ou les transpalettes. Cela oblige à porter les caisses une par une en faisant la chaîne, et à défaire les palettes d'épicerie. Et tous les cartons n'ont pas la légèreté de ceux de chips, rêve de tous les livreurs ! Pour les casse-croûte c'est un peu la même chose. Il y a les succursales avec lard, pain, pâté, café... et celles où on vous sert juste un petit verre pour faire descendre les tartines que vous avez apportées. Et malheureusement, parfois les casse-croûte minimalistes correspondent aux livraisons difficiles. Ce n'est pas le cas à Plouarzel où Edouard sait recevoir. Il reste ensuite à reprendre toutes les caisses de bouteilles vides, car tout est consigné, et c'est la route du retour. A l'arrivée au dépôt il faut encore vider le camion, et éventuellement, selon l'heure, le remplir pour la tournée du lendemain. Fin de journée à 18 h 30 : 4 heures le matin et 5 l'après-midi, soit une semaine de 44 heures, à quoi il faut ajouter parfois le samedi matin pendant l'été, malgré l'embauche de nombreux saisonniers-étudiants.



Magasin de Plouguerneau

Le comité d'entreprise

Pour ceux qui ont encore un peu de tonus le samedi, La Léonarde met à la disposition des ouvriers qui le souhaitent, une parcelle du champ qui se trouve derrière l'entreprise. C'est donc un jardin ouvrier où l'on retrouve à nouveau les collègues de la semaine. La plupart des salariés sont en effet de Plabennec. Les familles se connaissent également car chaque 14 juillet il y a la sortie au bord de mer avec femmes et enfants, avec déplacement dans les fourgons HY pour ceux qui n'ont pas de voiture personnelle. C'est ainsi que, dans les années cinquante, les dunes de Plounéour, Kerlouan ou Plouguerneau ont vu, chaque 14 juillet, arriver une caravane de fourgons Citroën remplis de familles nombreuses. Des jeux et des courses sont organisés sur la plage, ce qui permet aux enfants de se disputer les bonbons, cadeaux et échantillons cachés sous des tas de sable sur la ligne d'arrivée.

L'autre rassemblement familial des «Léonards», c'est l'arbre de Noël dans la grande salle de cinéma du patronage, où beaucoup d'enfants ont vu leur premier film, ce qui était impressionnant bien sûr, quand la télévision était encore absente de la plupart des foyers. Chacun monte sur scène chercher son jouet offert par le comité d'entreprise, et la famille repart avec un grand carton garni de produits maison (apéritifs, gâteaux...) et d'échantillons et gadgets divers.

La Léonarde était donc une grande entreprise pour la commune, avec un rayonnement sur tout le Finistère-Nord, mais c'était aussi une entreprise à taille humaine, ciment de la vie plabennecoise. Comme beaucoup d'autres, elle a disparu sous le



Sortie familiale en 1952



Sortie du 14 juillet en bord de mer

rouleau compresseur de la grande distribution, peut-être faute de n'avoir pas su prendre le virage des supermarchés à une époque, dans les années 1970-1980, où elle disposait encore d'importants moyens financiers et immobiliers, en particulier sur la côte. Les sociétés capitalistes ont remplacé la coopérative de consommateurs, créée avec le siècle avec l'idée généreuse de distribuer les produits de base au moindre coût pour les familles. Dans les années soixante, elle distribuait encore une partie du bénéfice à ses clients, en proportion de leurs achats de l'année, justifiés par des timbres attribués à chaque passage en magasin, et collés soigneusement pendant douze mois pour obtenir la précieuse ristourne de fin d'année.

Une autre époque, de solidarité et de travail, certes difficile, mais dans une ambiance sympathique et familiale qui paraît déjà bien lointaine aujourd'hui où règnent le libéralisme et le stress au travail.



Équipe La Léonarde contre les pompiers - 1962

En haut de gauche à droite : Jacquou Fur, Benjamin Le Goff, Faench Berlivet, Joseph Thomas, Biel Lamour, René Quéouren, Casi Gouez, Etienne Rivoalen

En bas de gauche à droite : Paul Nobé, Pierre L'Hénaff, Louis Kersimon, François Gourmelon, Marcel Calvez

D'HIER À AUJOURD'HUI

dec'h hag hiriv

PLACE DE L'ÉGLISE, AU DRENNEC

Par Jean-Paul Crenn



Place de l'église vers 1900.

Vue sur la place de l'église dans les années 1900. C'était la vie du bourg avec le bistrot, l'épicerie, la maison de l'instituteur et l'école des garçons. L'escalier de pierre, avec son échalier empêchant

l'accès aux animaux, mène à l'église achevée en 1849. Les ifs, arbres sacrés veillant sur les morts, ont occasionné la mort d'un cheval ayant goûté à quelques branches traînant sur le sol.



Même angle de vue en 2015.

La nouvelle place de l'église jouxte aujourd'hui la place du Général de Gaulle inaugurée le 30 août 2013. Ce nouvel ensemble intègre un îlot d'une vingtaine de logements s'inscrivant dans le cadre du développement durable. L'ancien escalier a disparu ainsi que

les arbres. Sont visibles: le Bar des sports, la pharmacie et le local communal Ty an Aberiou. La place paraît bien vide aujourd'hui. Les voitures ont remplacé les passants, les poussettes et les enfants jouant aux billes, mais il faut dire qu'à l'époque les photographes savaient motiver la population pour venir donner un peu de vie à leurs cartes postales.

BRETONS AILLEURS

foeterien-bro

UN BRESTOIS à new york

Par Janine Sanquer

Jean Christophe Henri, dit JC, a 54 ans. Il a grandi à Brest, puis il a fait un apprentissage de cuisine. Après avoir travaillé plusieurs années dans un fameux restaurant du Sud Finistère, il s'est retrouvé au chômage à la fermeture de celui-ci. Lassé de sa situation, il s'embarque sur les bateaux du Père Jaouen - son oncle - et découvre alors New York.

Il entre en contact avec l'association des Bretons de New York et y fait la connaissance d'Alain, natif de Lanhouarneau et responsable d'une entreprise de bâtiment. JC rêve d'ouvrir une crêperie, et Alain lui trouve un petit local : un ancien comptoir de vente de billets pour le théâtre-Carnaval attenant, avec une ouverture aussi sur un bar. Biligs et matériel sont rationnellement installés et JC vend ses crêpes soit directement sur la rue, soit à l'unique petite table de bar.

Mais JC est passionné et travailleur. Depuis quelques années il ouvre son «comptoir» tous les soirs à 18 heures, ou 16 heures le week-end. A côté, un grand drapeau breton et la liste des crêpes servies : crêpes au sarrasin classiques mais aussi avec épinards, fenouil ou absinthe, crêpes sucrées au beurre salé ou caramel, ou encore fraises avec un diadème de chantilly ! Quant au



Un coup de rozell bien breton

Nutella, «j'en fais, mais je n'en suis pas fier et je conseille le caramel au beurre salé ! »

JC accueille, explique, conseille, partage sa passion, tant et si bien que le fameux journal New York Times du 26 mai 2015 lui accorde un long article, louant sa crêperie, appelée «Canaveral », ainsi que la Bretagne et sa gastronomie !

Suite à cet article, nos Bretons de New York témoignent de la présence de deux files d'attente, l'une devant le comptoir et l'autre dans le bar. Après des années de galère, JC est détendu, blagueur et au client qui lui crie «fourchette et couteau s'il vous plaît », il aboie «NOOOOOOOOON ! », puis il revient en souriant : «vous ne vous croiriez pas tout à fait dans un espace français si je n'étais pas un peu râleur ! »

Mais ce travail accaparant n'empêche pas JC de retrouver ses amis de l'Association des Bretons de New York. Quand Alain le rejoint à la crêperie, il lui fait grâce de la note. Ensemble ils sont un vrai témoignage de solidarité et ils expriment un vif plaisir de s'affirmer bretons.



Le guichet à crêpes

LES ENGRAIS IL Y A 100 ANS

Par Louis Le Roux et Fañch Coant



Vers 1945 à Poulmarc'h

Depuis bien longtemps les paysans connaissent les bienfaits de la fertilisation (par exemple les limons du Nil). Au 19^{ème} siècle on utilise essentiellement des engrais organiques, soit d'origine animale (fumier, guano...), soit d'origine végétale (goémon, cendres...).

Le compte rendu du conseil municipal de novembre 1845 note que « *Plabennec fait usage de goémon réduit en fumier venant de l'île de Sein, en quantité égale à d'autres goémons qu'on va prendre à Guissény, Plounéour, Kerlouan, Tariéc...* ». Ces algues venant de la côte constituent 3000 charretées par an. « *Aucun engrais ne pourrait le remplacer, et sa suppression causerait la perte d'un tiers de la récolte.* »

En juin 1866 il est écrit que les amendements calcaires, sables et « *treiz* » viennent aussi de Goulven où les charrettes sont chargées directement, ou de Tariéc, où ces produits sont déchargés sur le quai par des bateaux, puis charroyés jusqu'aux fermes.

En 1905 les gares nouvelles, y compris celle de Locmaria, s'organisent pour permettre de décharger les wagons de goémon et de sable marin venant de l'Aber-Wrach.

La fin du 19^{ème} siècle voit apparaître des engrais minéraux, venant de gisements naturels (potasse, phosphate) ou produits par l'industrie chimique, qui était alors en plein essor.

Bien entendu il s'agissait d'obtenir de

meilleurs rendements et d'assurer la suffisance alimentaire, ce qui n'était pas le cas encore assez récemment en France (jusqu'à la dernière guerre mondiale et l'immédiat après-guerre). Les risques liés à l'utilisation d'engrais chimiques, tant ceux qui concernaient la santé humaine que la dégradation des écosystèmes, n'étaient ni connus, ni même évoqués.

Au début du 20^{ème} siècle, les engrais minéraux sont d'un usage croissant; mais cet usage n'est pas généralisé, par routine, par ignorance, ou à la suite de dégâts dus à une mauvaise utilisation, ou encore par réticence à dépenser. **Les Kannad Plabennec de 1913-1914** en témoignent :

« *E Breiz, al labourerien-douar a zo boaz a bell 'zo da ober implij euz an tempsiou. Gouzout a reont ne c'hell ar greun hag al legumachou dont da boulza ha da rei eost puill nemet kaout a raffent enn douar peadra d'en em vaga; gouzout a reont ive n'eo ket ken druz ann oll douarou ann eil hag egile, hag e c'heller o drussaet, en eur zigas tremp d'ezho, evel teil, scories, super, ludu, etc.* »

« *En Bretagne les agriculteurs ont depuis longtemps l'habitude d'utiliser des fertilisants. Ils savent que le grain et les légumes ne peuvent pousser et bien produire que s'ils trouvent dans la terre de quoi se nourrir; ils savent aussi que toutes les terres ne sont pas aussi fertiles les unes que les autres, et qu'on peut les enrichir, en leur apportant des amendements tels que le fumier, les scories, le super, les engrais, etc.* »

Dans son constant souci d'aider les paysans à améliorer leurs conditions de vie en les faisant produire davantage, le Kannad s'efforce, dans plusieurs articles, de les éclairer sur ce que sont les engrais chimiques, sur le grand bien qu'on peut en attendre, sur la meilleure façon de les utiliser. Ces articles, non signés, sont probablement dus à l'initiative du vicaire Yves Pouliquen qui signera plus tard, sous le nom de *Fanch Couer* (François le paysan), bien d'autres articles sur l'agriculture dans le « *Courrier du Finistère* », où il n'aura de cesse d'inciter fortement les paysans à utiliser les engrais.

« O veza ma ra ann dud, a vloaz da vloaz, muioc'h mui a implij eus an tremp chimi, 'e sonjen, eur pennad a ioa, displega var ar C'hannad petra dal ann tremp-se, ha penaos en em gemeret evid he lakaat da ober vad d'ann douar. Rak kalz tud a vez nec'het alies o klask gouzout peur hag e peleac'h lakaat anez-han; ha nec'hetoc'h c'hoaz e teuont da veza, pa velont lod oc'h ober drouk d'ho farkeier, e leac'h vad, gant ann tremp o deuz prenet.»

« Puisque les gens, d'une année à l'autre, utilisent de plus en plus les engrais chimiques, j'ai pensé, il y a un certain temps déjà, expliquer sur le Kannad ce que vaut cet engrais, et comment s'y prendre pour qu'il bonifie la terre. Car beaucoup sont souvent déconcertés, ne sachant pas quand et où le répandre; et ils sont plus déconcertés encore quand ils voient certains abîmer leurs champs au lieu de les améliorer, avec l'engrais qu'ils ont acheté.»

Ces articles apprennent aux agriculteurs :

1 - Ce qu'est un engrais (petra eo ann tremp):

Evit chomm beo, ann den a rank dripi. Evit divoan ha poulza, kement planten lakeat enn douar a rank ive kaout he magadurez, ha dioc'h ma vez enn douar kalz pe nebeud euz ar vagadurez-se, e ro kalz pe nebeud a frouez.

Hogen, pep tra, pep planten taolet enn douar a zun eul loden euz ar vagadurez dastumet enn-han; ha ma teu ar c'hrignol da binvidikaat, eo atao divar goust ar park, hag en eur baouraat anez-han. Ma teu evelse meur a eost ann eil varlerc'h egile da zuna peb hini e loden, anat eo ne zaleo ket al loden abez da veza sunet ha dizec'het; hag ar park ne dalvezo mui ar boan lakaat enn-han eun alar, nag he hada, ma ne deu ket ar perc'henn da zigass d'ezhan enn-dro ar pezh a zo bet sunet gant ar frouez en deus eostet.

Kement-se a vez great en eur zigas ebars teil ha tremp.

Pour rester vivant l'homme doit se nourrir. Pour germer et croître toute plante doit aussi avoir sa nourriture, et selon que la terre en contient beaucoup ou peu, elle donnera beaucoup ou peu de fruits.

Cependant chaque plante mise en terre pompe une partie de la nourriture qui s'y trouve; et si le grenier s'enrichit c'est toujours au détriment du champ, et en l'appauvrissant. Si plusieurs récoltes viennent ainsi prélever leur part, il est évident que toute la substance aura été pompée et épuisée; et il ne servira plus à rien de retourner le champ, ni de l'ensemencer, si le propriétaire ne lui restitue pas tout ce qui lui aura été enlevé par les récoltes qui y auront été faites.

Ce qu'on fait en y apportant du fumier et des fertilisants.

Oc'h ober an teil hag ann tremp, n'euz koulz lavaret nemet pevar dra :

Le fumier et les amendements se composent uniquement de quatre éléments :

1° Acide phosphorique; 2° Azote; 3° Potasse; 4° Chaux

2 - Les différentes sortes d'engrais :

- les engrais complets (qui contiennent les 3 éléments: acide phosphorique, azote, potasse);

Heb mar ebed an **teil** eo ar gwella tremp a zo; rak, ouspenn ma restaol d'ann douar ar vagadurez a zo bet sunet digantañ, e talc'h anez-han blotoc'h

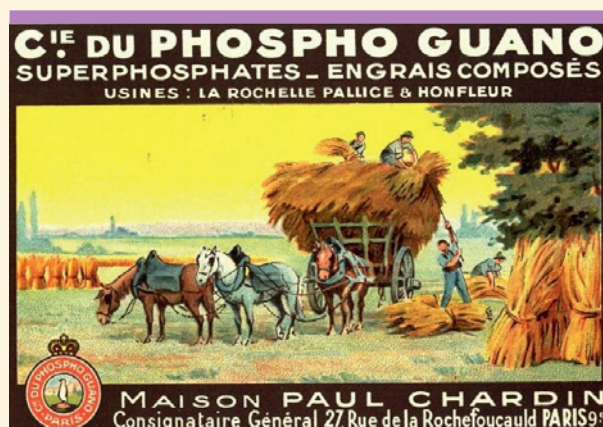
Le fumier est sans aucun doute le meilleur engrais qui soit; car en plus de restituer à la terre les substances nutritives qui lui ont été prélevées, il la garde plus meuble.

Ar memez tra a c'heller da lavaret diwar-benn ar **bizin**.

On peut dire la même chose du goémon

Ar guano du Pérou, galvet war ar meaz **ludu melen**, a zo ive, da viana pa vez a galite vad, eun engrais complet

Le guano du Pérou, qu'on appelle **ludu melen** (engrais jaune) à la campagne, est aussi un engrais complet, du moins quand il est de bonne qualité.



3 - Les engrais simples :

- les engrais phosphatés (*ludu du*, super, scories)
- les engrais azotés (sulfate d'ammoniaque, nitrate de soude (*ludu holen*), cianamide)
[La cianamide semble avoir les faveurs du Kannad]
- les engrais à base de potasse (chlorure de potassium, sulfate de potasse, *hag ar c'hainite*)



Cianamide

4 - Le dosage (*ann aoz euz ann tremp*)

Ann dosage, pe evit komz e brezounek, ann aoz, a ro deoc'h da anaout ar pezh a zo eat euz a bep seurt da ober al ludu.

Le dosage donne les quantités des différentes composantes de l'engrais.

Dans ses articles du « *Courrier du Finistère* », Yves Poulliquen, qui était paysan dans l'âme, et même paysan actif (lorsqu'il a été recteur à Treflez - de 1926 à 1960 - il a eu une véritable petite ferme, avec cochons, vaches pie-noir et même taureau), continuera encore et toujours à exhorter les paysans à utiliser de l'engrais :

Pebez tud diboell ha dilerc'het ar re a gav d'ezo kaout eost, foen, peuri ha drevajou heb rei tremp d'an douar ! Ha goulskoude pet na jom ket c'hoaz da c'hina pa vez menek da rei ludu ? Hag emaint ato gant o randounerez mamm goz e bugaleaj : - gwech all e veze bevet ha ne veze ket roet kement-se a ludu !



Potasse

- Ho ! Gwech all na veze ket goulennet digant an douar an drederen euz ar pezh a c'houlennet hirio, gwech all oa paour-ran ar goueriatet ; gwech all ar beva oa dister ha ne veze ket a zispignou evel ma ranker brema hen ober - heb poulza d'an dispignou foll a dlefe beza diarbennet.

Mez hirio, en hon amzer (ha ne deuio mui an amzer goz var e giz) d'ober petra chom da hunvreal en amzer gwech all ? Karomp hon amzer en eur boania d'e wellât, ha ne jomomp ket da ziresta evel grac'h koz an ti all a zo daou c'hant vloaz varlerc'h ar mare. Var araog ! Var araog ! Ar vouzerien da benn ar bern kolo ! Frankiz d'an dud a skiant hag a volonteiz vad !

Ha ludu d'an oll drevajou !

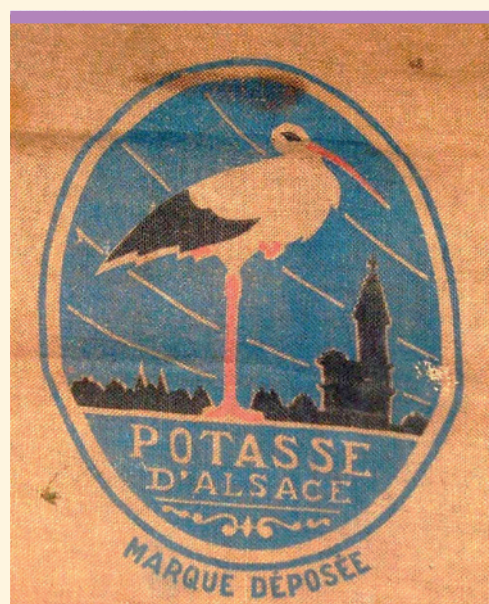
Comme ils sont irréflechis et arriérés ceux qui pensent obtenir moisson, foin, pâture et autres cultures sans amender la terre ! Et pourtant combien ne sont-ils pas à rechigner quand on parle d'engrais ? Et ils radotent sans cesse comme une grand-mère gâteuse :

- Autrefois on vivait et on ne mettait pas autant d'engrais !

- Ho ! Autrefois on ne demandait pas à la terre le tiers de ce qu'on demande aujourd'hui, autrefois les paysans étaient très pauvres ; autrefois on vivait chichement et on ne dépensait pas ce qu'on doit dépenser maintenant - sans pour autant pousser aux dépenses folles qu'on devrait empêcher.

Mais aujourd'hui, au temps qui est le nôtre (et l'ancien temps ne reviendra pas en arrière), à quoi sert de rêver à l'ancien temps ? Aimons notre temps, efforçons-nous de l'améliorer, et ne restons pas à larmoyer comme la vieille d'à côté qui a deux cents ans de retard. En avant, en avant ! Que les boudeurs aillent boudier au bout du tas de paille ! Place aux gens sensés et de bonne volonté !

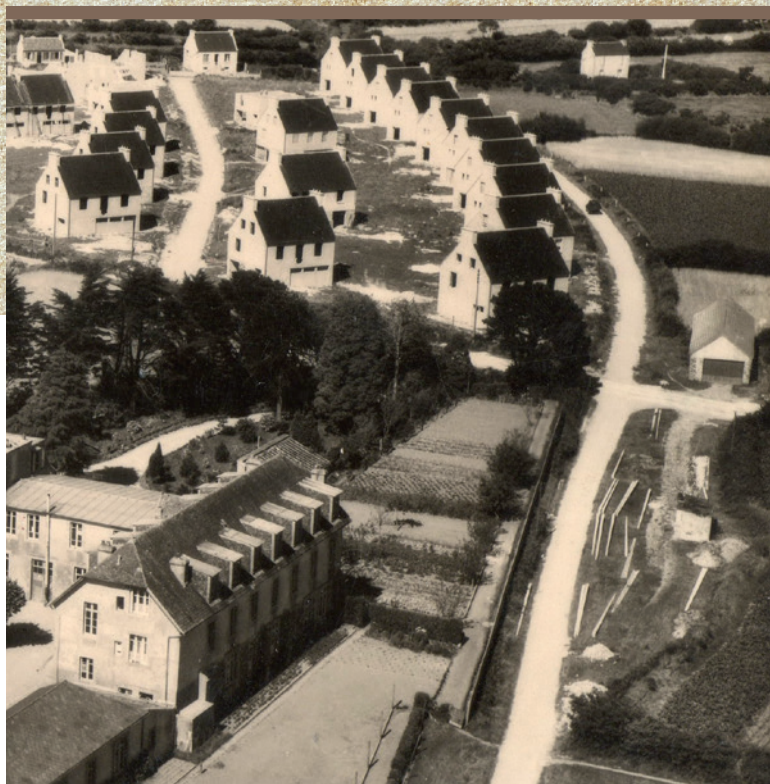
Et donnez de l'engrais à toutes les cultures !



Sac de potasse

ARRIVÉE DE LA FÉE ÉLECTRICITÉ à plabennec

Par Fañch Coant, d'après comptes-rendus de conseils municipaux, textes de « *Ma commune a une histoire* », de Aurélie Alliard et divers témoignages...



1953 - La réserve de poteaux électriques près de l'école St Jo et Ravéan

En 1900, alors que les derniers réverbères avec lampes à huile viennent de s'éteindre à Paris, des lampes à gaz sont installées pour éclairer les rues de Brest, par Mr Stears, industriel anglais qui a habité dans son nouveau château du Leuhan, à Plabennec, de 1882 à 1894.

Mais l'énergie électrique se développe rapidement. Grâce à des turbines à eau, elle permet l'éclairage de Châteaulin par des ampoules dès 1887, avant Paris.

Le besoin d'éclairage des rues se fait sentir aussi à Plabennec. En 1902, Saïk Ar Gall dénonce l'inertie du maire à ce propos, reprenant le vœu des habitants et des marchands qui, en attelages, traversent tôt le bourg pour livrer le marché de Brest en légumes, viandes et poissons.

En 1910, contact est pris avec **M. Donval Laurent**, mécanicien et marchand avisé de machines agricoles. Un contrat de fourniture d'électricité est établi, pour l'installation de 21 lampes à incandescence dans la rue principale, ainsi que chez quelques habitants fortunés. Chaque ampoule a « *un pouvoir éclairant de 28 bougies* ». L'électricité est produite par des dynamos entraînées par des moteurs à essence et distribuée par fils aériens, « *du coucher au lever*

du soleil ». En réalité, par mesure d'économie, la production sera arrêtée de 23 heures à 5 heures du matin.

En 1920, le maire, Pierre Jestin, se plaint des tarifs en augmentation, alors que Mr Donval s'estime lui déficitaire. Par jugement de tribunal, ce dernier obtient 25 000 francs d'indemnités supplémentaires. Le contrat est alors repris jusqu'en 1937 par **M. Noël Le Bot**, lui aussi mécanicien.

L'électricité est un marché en plein essor. Une société brestoise s'intéresse à Plabennec, mais c'est l'« **Union Électrique du Finistère** » qui l'emporte, société vite intégrée par une entreprise nationale, « **Énergie Industrielle** », dont le siège est à Paris.

L'usage de l'électricité s'étend à Plabennec. L'horloge de l'église, la mairie et l'école publique ont été électrifiées en 1930 par Le Bot. Une pompe est installée sur le réseau d'eau naissant, les bâtiments communaux et les cloches sont aussi électrifiés par la nouvelle société. (Peu de gens ayant une montre, c'est le son des cloches qui rythme leur vie.)

En 1941, François Tinévez, maire, relance un vieux projet, d'étendre le réseau à toute la commune :



Vers 1930 - Mâts sur les cheminées pour l'électricité

« *Considérant que le bourg seul est électrifié, et qu'il existe 460 fermes à la campagne, dépourvue d'électricité, chose indispensable en ce moment en raison notamment du manque d'essence et de pétrole.* ». En effet, les fermes ont des lampes à pétrole pour s'éclairer et parfois des moteurs à essence, mais elles n'ont plus de carburant à cause de la guerre. La lampe à carbure, à acétylène, reprend alors du service.

Les petites **éoliennes** se multiplient à cette époque dans les fermes, montées par Hervé Bellec et Pierre Corre. Jo Calvez se souvient d'une éolienne à Kervillerm, fixée en haut d'un tronc d'arbre, avec des pâles fabriquées sur place, alimentant des batteries. Une autre du même type a existé chez André, à Saint-Erep, montée par Pierrot Flory. Il a surtout installé, vers 1947-1948, du matériel venant du Drennec sur des mâts fixés aux souches des cheminées. Il faut monter sur les toits, avec ce matériel, en passant par les lucarnes. Travail dangereux et sans protection. Il n'est pas bon non plus d'avoir le vertige quand, régulièrement, il faut y retourner pour graisser la chaîne du mécanisme, ou pour des réparations suite à un coup de vent imprévu. D'autres ruraux impatients font aussi appel à Louis Kermarrec, électricien local, dont l'enseigne du magasin est « Le chalet de la lumière ».

La guerre finie, le projet d'électrification de la commune est repris par « Énergie Industrielle », par tranches. Les coûts sont très élevés, 20 % à la charge de la commune, les bénéficiaires devant faire des avances importantes, remboursables par années.

Le 1er mai 1955, c'est la « **Fête de la lumière** », le dernier des 13 transformateurs est installé par la société nationale « **Électricité de France** », **E.D.F.** C'est la fin des travaux. Une telle réalisation mérite une manifestation à la dimension de l'effort accompli par la municipalité. C'est la bénédiction du dernier transformateur, en présence du député, du sous-préfet, du conseiller général M. de Poulpique, sous la pluie battante. Puis vient le défilé de chars. En soirée, moins pluvieuse, « *le clocher et l'église furent illuminés, et pour la joie des petits et des grands, on tira un merveilleux feu d'artifice* ». (bulletin paroissial : le Kannad).

C'est un grand bond en avant. Beaucoup de Plabennecois n'ont pas trop idée des avantages que la fée électrique va pouvoir leur apporter. Comme le moteur électrique a trouvé sa place dans la grange, le poste radio trouve la sienne sur une étagère de la cuisine. Le premier poste de télévision local est installé dans l'atelier de Louis Kermarrec où il invite des amis à regarder **le film**, en noir et blanc. Il n'y a qu'une chaîne, avec un programme peu fourni ! L'image est mauvaise, car l'antenne émettrice est à Caen, hors de Bretagne ! Au début des années 1960, le « *poste de télé* » devient un peu plus abordable (quelques mois de salaire !). Louis Kermarrec vend son premier poste au Docteur Cessou. Le poste s'exhibe alors dans la devanture du magasin, devant laquelle de nombreux Plabennecois, comme Jeanne Le Roux, se rappellent avoir traîné, fascinés par les images de « *la petite lucarne* ». Il va falloir encore attendre de nombreuses années pour voir la célèbre « *Mère Denis* » vanter sur le petit écran les avantages de la machine à laver le linge. Puis sont venus les frigos, les robots et... l'informatique !

Cette période d'après-guerre a vu se développer des entreprises locales installatrices de réseaux électriques et aussi d'eau et de chauffage, dans les maisons anciennes, puis les constructions nouvelles : Bihan, créée en 1952 à Plouvien, a eu jusqu'à 49 salariés. A Plabennec les entreprises Roudaut et Kermarrec se sont développées : environ quatorze ouvriers dans cette dernière, qui sonorise aussi les fêtes, comme celle du Raden avec Annie Cordy, Michel Sardou et d'autres, mais aussi le pardon du Folgoët.



KAFE KOUIGNOÙ à la maison de retraite

A la Maison de Retraite, les résidents et des personnes âgées vivant à domicile se rencontrent au «Kafe kouignoù» pour parler en breton de différents thèmes ayant trait à leur vie.

Le dernier thème était : l'électricité, le 9 octobre 2015.

Des personnes de l'association Peraket de Plouvien (cours de breton) y ont participé, animant des tables de discussion.

Araok an elektrisite. Avant l'électricité

Implijet e veze goulou an heol, pe boujiennou lakeat war eur c'hantel. E-barz tiez pinvidik e veze gouleier bras speget dac'h an treust: gant eur goulou-petrol e-kreiz ha boujiennou tro-dro. Ar goulou lutig gant eur vechenn evit mont ha dont en ti. Evit mont da gousket, goulou koar pe boujiennou... Lampchou petrol (lamp-tempête) evit mont er-maez pe er c'hreier, evit mont d'ar skol i'e, laosket e vezent er bistrot! Dédée Perrot dac'h Plouvien a oa kemenerez hag a laboure gant eur mekanik e-kichen al lutig. E-pad ar vrezel ne veze ket kavet ken a betrol. Bez e veze neuze lampchou-karbur! «Great hon eus ar «marché noir» evit kaout ul lamp karbur. Ne vezent ket gwerzet. Digaset e vezent gant an dud a laboure evit an SNCF. Tout an dud n'o-doa ket.»



On utilisait la lumière du soleil, ou alors des bougeoirs. Chez les riches il y avait de grands luminaires attachés à une poutre avec une lampe à pétrole au milieu et des bougies autour. Pour aller et venir dans la maison, un lumignon à mèche (goulou lutig). Pour aller dans les chambres, des bougies... Des lampes à pétrole pour aller à l'extérieur et dans les crèches, et aussi pour aller à l'école, on les laissait au bistrot! Dédée Perrot de Plouvien était couturière et travaillait avec une machine à coudre éclairée par un goulou lutig. Pendant la guerre on ne trouvait plus de pétrole; on avait des lampes à carburant. On ne les trouvait pas dans le commerce mais c'étaient ceux qui travaillaient à la SNCF qui les apportaient. Tout le monde n'en avait pas.

Mme Léon

Dac'h an noz. Le soir

An dud a jome heñvel dac'h bremañ dac'h an noz gant al lamp petrol. N'oa ket a dele d'ar poent-se. Setu evel-just e veze lennet «Buhez ar Sent», lavaret ar grasou da c'houde.

Ni veze hanter gousket 'pad ar grasou. Hir edo. «Orapronobis... orapronobis.»

Marie, va c'hoar, a lenne «Buhez ar Sent».

E Poulguillou e veze pep hini d'e dro. Da c'houde, eun tammig diskusion ma oa interessant...

Va zad a rea boutigi e-kichen. Hag Ernestine ha me, lakeat da dailhañ penn ar skourrou.

Les gens restaient veiller le soir, comme maintenant, et s'éclairaient à la lampe à pétrole. Il n'y avait pas de télé en ce temps-là. Et donc on lisait «La Vie des Saints», on récitait les grâces ensuite.

Nous, nous étions à moitié endormis pendant les grâces. C'était long; «ora pro nobis, ora pro nobis...». Ma sœur Marie lisait «La Vie des Saints» A Poulguillou c'était chacun son tour. Après il y avait une petite discussion si c'était intéressant. Mon père fabriquait des paniers (boutog) à côté. Et Ernestine et moi on devait couper les extrémités des branches.

Mme Kerdraon ha Mme Leon

Goude koan e-pad ar goañv e veze marvailhou araok mont da gousket, a-wechou tud a c'hoarie domino e-kichen an tan. Ar pedennou a veze great war penn an daoulun e-kichen ar siminal.

Après le souper l'hiver on racontait des histoires avant d'aller au lit, quelquefois certains jouaient aux dominos près du feu. On disait les prières à genoux près de la cheminée.

Dédée Perrot

Pa z'eo en em gavet an elektrisite. Quand l'électricité est arrivée

Al plijadur o selaou ar post radio evit ar wech kentañ, o selaou ar c'heleier, ar musik, ac'hanaouennou.

Ah, le plaisir d'écouter la radio la première fois, d'écouter les nouvelles, de la musique, des chansons.

P. Le Ven

An elektrisite zo bet deuet e 1952, e Poulguillou. E Keruzaoen i'e. Da va c'hear din-me e oa an dervez oamp bet dimezet. Lakaet goulou deomp e Keruzaoen 'vit ar gouel bras abalamour edo Ernestine ha me o timezi. An elektrisite zo bet brañchet «provisoire». Soñj 'm eus edo paotred o lakaat potojou hag edo Benoît, an hini a zo dimezet gant Marie-Louise Abily, hag hennez oa e penn skipailh al labourerien. Polone edo hag e Penn-An-Tour e-neus great anaoudegez ganti. Eur vandenn baotred zo deuet dac'h a bell. Int o deus great al labour.

E Keruzaoen eo Louis Kermarrec eo e-neus great al labour en ti. Ha Louis e-neus lavaret: «brañchet e vo evit dervez ar friko». N'edo ket lakeat c'hoaz ar c'honteur moarvad. An dud a deve da eva eur banne kafe a-raok ar friko ha da c'houde, dac'h an noz, en em gave lod er gear. L'électricité est arrivée à Poulguillou en 1952.

A Keruzaoen aussi. Chez moi c'est le jour où je me suis mariée. On nous avait installé la lumière à Keruzaoen pour le grand jour, parce qu'Ernestine et moi on se mariait. L'électricité avait été branchée provisoirement. Je me rappelle que les ouvriers plantaient les poteaux et Benoît, celui qui est marié à Marie-Louise Abily, était leur chef d'équipe. Il était polonais et c'est à Penn-an-Tour qu'il a fait sa connaissance. Toute une équipe est venue de loin pour faire le travail.

A Keruzaoen c'est Louis Kermarrec qui a fait les travaux dans la maison. Et Louis a dit: « Ce sera branché pour le jour de la noce ». On n'avait pas encore posé le compteur sans doute. Les gens venaient boire un café et ensuite, le soir, certains revenaient à la maison.

Christiane Kerdraon

Michel Roudaut e-neus great al labour ahont e Poulguillou

N' hon eus ket kemeret gant ar re genta gant aon e vije lakeat an tan. N'eo ket padet pell, ne gav ket din. Kentoc'h ar re gosa o-doa aon.

'M eus ket soñj ma oa ker pe get.

C'est Michel Roudaut qui a fait les travaux là-bas à Poulguillou. On n'a pas pris l'électricité au début de peur de mettre le feu. Cela n'a pas duré, je crois. Autrefois les plus âgés avaient peur. Je ne me rappelle pas si c'était cher ou non.

Mme Leon

Gant ar gurun ez ea kuit ar c'hourant a-wechou. «E ti va mamm-goz, pa veze kurun hon noa aoun hag e veze lavaret ar chapeled evit goulenn digant Doue lakaat ar c'hourant en-dro! D'an iliz ez eamp da lavaret ar bater evit remersiañ Doue!»

Quand il y avait du tonnerre il arrivait que le courant soit coupé. «Chez ma grand-mère, quand il y avait du tonnerre on avait peur et on disait le chapelet pour demander à Dieu de remettre le courant! On allait à l'église dire des prières pour remercier Dieu!».

Philomène Treguer

Er bourk edo an elektrisite a-raok ar vrezel.

Me 'm eus soñj edon yaouank a-walc'h. O labourat e ti Quiniou, dervez kentañ al labour, aon 'm boa. Penaos ober? Hag unan o lavaret: «Allume la lumière». Soñj 'm eus, war-laez ar skalierou edon.

Pelec'h 'mañ? Ne ouien ket...

Au bourg il y avait de l'électricité avant la guerre. Je me rappelle, j'étais assez jeune. Je travaillais chez Quiniou, le premier jour j'avais peur. Comment faire?

Quelqu'un a dit: «Allume la lumière».

Je me rappelle, j'étais en haut de l'escalier. Où est-elle? Je ne savais pas...

C. Kerdraon

En ti-post e veze paet an elektrisite. Ret e oa paeañ en araok!

On payait l'électricité à la poste. Il fallait payer en avance.

Philomène Treguer

Gouel ar goulou zo bet pa oa echu tout. Soñj 'm eus. Er park football, «une fête champêtre». Glav puilh 'z eus bet. Dac'h an noz eo deuet an amzer vrao. Peogwir e-neus graet kalz Louis Kermarrec war-dro an elektrisite e-neus anvet e stal: «Chalet de la lumière».

A la fin il y a eu la fête de la lumière. Je me rappelle, la fête s'est passée au terrain de football. Il a plu à verse; le soir le beau temps est revenu.

Louis Kermarrec, qui avait beaucoup travaillé à installer l'électricité, a appelé son magasin «Chalet de la lumière».

C. Kerdraon

Ha Bremañ 'zo ha bremañ 'zo! Et maintenant, et maintenant...

Ha bremañ 'z eus eun aspirateur a za da bourmen e-unan ha n'ez eus fil ebet, netra bet.

Ha bremañ gant Internet!

Ne ouezez ket eun dra bennak, ha diouztu deomp da welet war internet.

Me 'zo bet ti va merc'h hag eno edo va merc'h-vihan «arrière» (merc'h-kuñv) din-me hag hounnez a gomañs gant an ordinateur eun tammig bihan.

Pa peus c'hoant eun tamm paper dac'h a bell, peus

nemet da c'houlenn gant an ordinateur hag e teu diouztu! Abominapl!

Ha va zi diskouezet war internet i'e!

Et maintenant il y a des aspirateurs qui se promènent tout seuls, sans fil ni rien.

Et maintenant avec Internet! Il y a quelque chose que tu ne sais pas, on va tout de suite voir sur Internet. J'ai été chez ma fille et il y avait là mon arrière-petite-fille qui se met un peu à l'ordinateur.

Si tu as besoin d'un papier, tu demandes à l'ordinateur et il arrive aussitôt! Incroyable! Et ma maison, on la voit sur Internet aussi!

C. Kerdraon

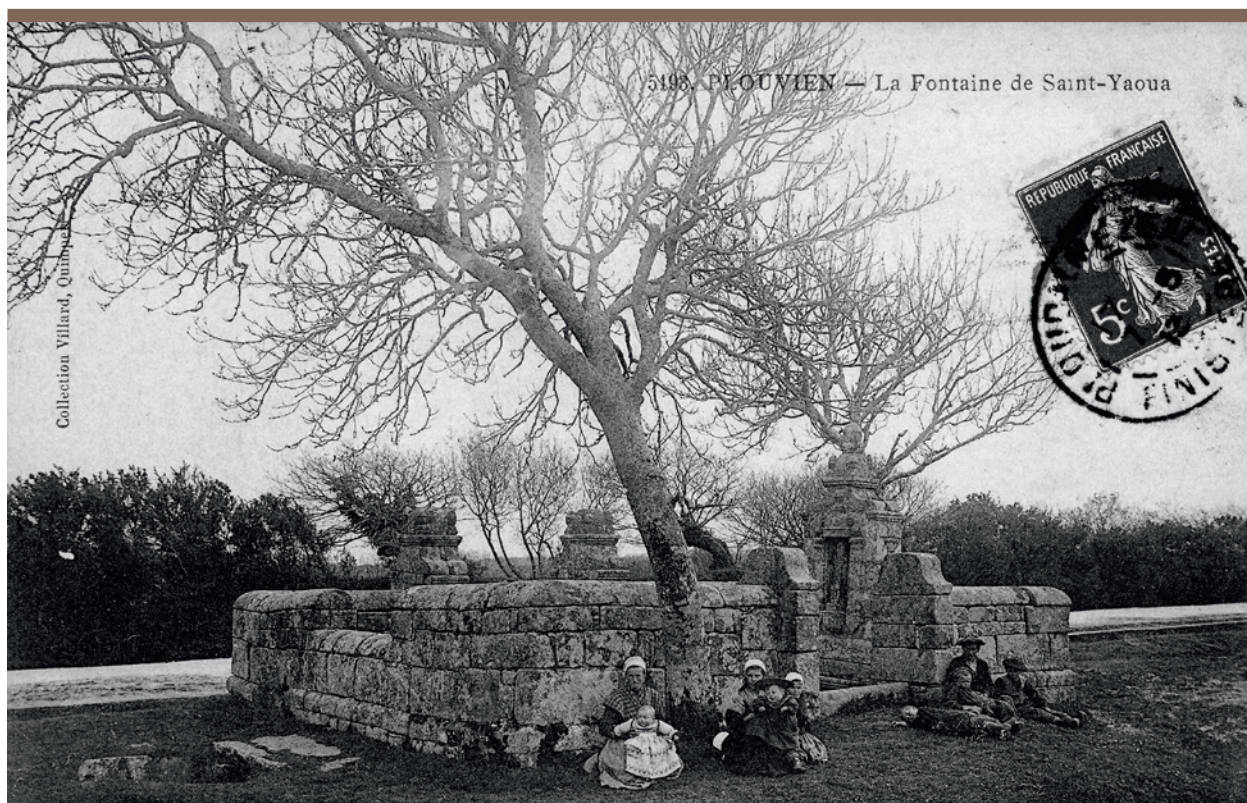


Coll. Jérémie Kostiou-Centre de recherche historique du Léon

FONTAINES MIRACULEUSES

feunteunioù burzuduz

Par Yvette Appéré



Fontaine St Jaoua 1910-12

Histoire

Le culte de l'eau remonte à des temps très anciens. Déjà les druides prononçaient des paroles magiques qui rendaient l'eau des sources capable de **guérir, protéger ou prévenir** des maladies. L'église, ne pouvant éradiquer ces cultes anciens, a christianisé ces sources en attribuant à chacune d'elles un saint guérisseur et c'est ainsi qu'entre les 5^{ème} et 9^{ème} siècles, le miracle de l'eau jaillissant sous le bâton du saint s'est répété un peu partout en Bretagne. Les moines évangélisateurs arrivés d'Outre Manche avaient l'habitude d'établir leur ermitage auprès des sources. Et de sources elles sont devenues des fontaines, près desquelles ont été bâtis des édifices religieux. Le jaillissement de l'eau de ces sources est souvent lié à un événement ou à une légende. Ainsi on attribue à **St-Jaoua** la légende

d'un bœuf sauvage qui détruisit la cabane du saint, lequel demanda alors l'intervention de son oncle Saint-Pol Aurélien qui chassa la bête et fit jaillir l'eau de la fontaine. A Plouguerneau, à la fontaine de **Prad-Paol**, la légende signale que Saint-Corentin fit jaillir trois sources en frappant trois fois le sol avec son bâton. Une autre légende dit que le saint y décapita le dragon dont la tête en rebondissant trois fois sur le sol a fait jaillir trois sources. Ainsi, le Pays des Abers est riche en fontaines sacrées. Elles peuvent être une simple source jaillissant du sol et délimitée par quelques pierres, ou être « monumentales », surmontées d'un édicule de granit où est installée une niche abritant le saint ou la sainte en vénération et entourées d'un enclos telle la fontaine dédiée à Saint-Jaoua datant du 17^{ème} siècle où la source émerge au centre d'un dallage entouré d'un muret garni d'un banc.

Même si les fontaines ne sont pas toutes sacrées, elles participent toutes à la symbolique de la vie. Ainsi Annette de Plouvien, née en 1923, racontait à propos de « **Feunteun Veol** » en Plouvien : *« cette fontaine a toujours été sacrée pour moi, parce que l'eau y était très belle. Mon père était attaché à cette fontaine. Il ne passait jamais devant sans s'y désaltérer, qu'il pleuve, qu'il vente, que ce soit avant le repas de midi, avant le goûter, qu'il soit accompagné d'un attelage de deux ou trois chevaux. Cette bonne eau fraîche lui était nécessaire. Plus tard lorsque nous avons déménagé, il faisait un détour pour venir boire l'eau de Feunteun Veol. Avant sa mort, il avait 64 ans, alors que depuis trois jours il ne pouvait ni manger, ni boire, il m'a dit : « en han Doue, kea da gerc'had dour din da Feunteun Veol » (de grâce, va me chercher l'eau de Feunteun Veol) ;*

Les rites autour des fontaines

Outre boire et se laver, l'homme se rend à la fontaine pour des rites divers qu'il s'agit de respecter.

1- Se baigner dans la fontaine pour se purifier ou immerger des personnes malades, ou la partie du corps malade.

2- Vider et nettoyer la fontaine : c'est demander un effort au malade ou au pénitent par procuration. La fontaine de **Saint-Ourzal** en Porspoder ainsi que celle de **Saint-Ergat** à Tréouergat sont connues pour ce rite ; *Lizig de Plabennec née en 1923 se rappelle avoir en juin 1986 accompagné une amie très dévote à la fontaine **Sainte-Ediltrude** à Treflez, en breton Santez Ventroc, parce qu'elle soigne les entrailles. Cette amie voulait demander des « grâces » pour que guérisse son neveu atteint de la maladie de Parkinson. Toutes deux prirent le car du Kreizker jusqu'à Goulven, puis rejoignirent à pied le presbytère de Treflez pour demander au curé l'emplacement précis de la fontaine. Ayant reçu de leur part une somme d'argent pour dire une messe, le prêtre les accompagna jusqu'à la fontaine située au milieu d'une prairie où on venait de faire les foins. Elles avaient pris soin d'emporter avec elles deux vieilles casseroles, ayant entendu dire que le rite de cette fontaine consistait à la vider et la nettoyer. « kaer 'n oa riñsa, an dour beo deue atao ! », « on avait beau nettoyer la fontaine, l'eau vive arrivait toujours ! »*

3- Tremper un linge dans la fontaine : souvent pour en tirer un présage. Si la chemise descend au fond de la fontaine les jours du malade sont comptés. Si la chemise flotte entre deux eaux la maladie est grave et la guérison incertaine. Ainsi Louise raconte que son mari partit de Plabennec en vélo pour se rendre à la fontaine de Guimiliau, réputée pour guérir les maladies de peau. Il avait pris soin d'emporter avec lui une chemise de leur enfant gravement malade et qu'aucun docteur

n'arrivait à guérir, pour la tremper dans l'eau de la fontaine. Au retour il ne communiqua pas à sa femme le résultat de sa consultation. Quelque temps plus tard l'enfant décédait.

4- Tourner autour de la fontaine, ou y aller en procession le jour du pardon : ainsi à Plabennec on partait à pied du bourg vers la chapelle **Saint-Roch**, aujourd'hui disparue, et il fallait faire trois fois le tour du calvaire, puis aller à la fontaine réciter trois Ave Maria.

5- Pratiquer des rites équestres : sauter au-dessus de la fontaine ou faire le tour à cheval : fontaine Saint-Eloi à Plouarzel ou Ploudalmézeau.

6- Faire des offrandes : pièces de monnaie, épingles, pain, linge...

Croyances liées aux fontaines :

1 - Les fontaines qui guérissent jouent un rôle de médecine populaire, et comme dans toute médecine, il y a les généralistes et les spécialistes. C'est ainsi que la fontaine Notre-Dame du Folgoët guérit de tous les maux. Mais souvent à chaque fontaine guérissante correspond une maladie et sa thérapie. Par contre il n'est pas certain qu'un même Saint, suivant l'endroit où il se trouve, guérisse du même mal.

A Plabennec : **Saint-Roch** guérissait le retard de la marche chez les enfants ainsi que les rhumatismes et les maladies contagieuses, telle la peste et la typhoïde. **Notre-Dame de la Lande** (Traon-Edern) était visitée pour les maux de ventre et d'entrailles et aussi par ceux qui avaient des difficultés à se mouvoir. **Saint-Claoue** guérissait les maux des yeux.

A Plouvien : **Saint-Jean Balanant** guérissait les maladies des yeux et les convulsions. Les pèlerins se lavaient les yeux à la fontaine, puis passaient de l'eau sur la jambe droite de la statue de Saint-Jean Baptiste qui se trouvait dans la niche. Certains allaient à **Saint-Jaoua** pour soigner leurs verrues.

Parfois, les gens n'hésitaient pas à se déplacer pour visiter une fontaine qui avait bonne réputation. Ainsi Anne-Marie Tréguier de Plouvien raconte que la fontaine de **Saint-Languis** à Plougastel était connue même à Plouvien pour ses vertus. *« C'était vers 1926. Un de mes cousins était malade ; ses parents demandèrent à son parrain d'aller faire un pèlerinage à Saint-Languis. C'était une véritable expédition en ce temps-là, en char à bancs, en passant par Landerneau. Le parrain partit, emportant une chemise du bébé. Il la trempa dans l'eau de la fontaine et au retour en revêtit l'enfant, qui reprit des forces et eut une croissance normale ». Saint-Languis, né en Grande-Bretagne fut un compagnon de Saint-Gwenolé et, avec lui, aurait eut l'occasion de guérir un lépreux.*

2 - Les fontaines qui prédisent et permettent de connaître l'avenir à condition de respecter un rite : par exemple pour connaître l'issue d'une maladie on jette un objet à la fontaine : morceau de pain, épingle, linge, brindille... et suivant que l'objet flotte ou pas il renseigne.

A Plouvien, à la chapelle **Saint-Jean Balanant**, les jeunes filles jetaient une épingle dans l'eau ; si celle-ci surnageait elle annonçait un mariage dans l'année. A Plouguerneau à la fontaine dédiée à Saint-Jean Baptiste, la première jeune fille qui parvenait à habiller la statue de la Vierge nichée dans l'édicule était assurée de se marier dans l'année.

3 - Les fontaines pour implorer un temps favorable : A Plouvien, **Saint-Jaoua** était invoqué pour la pluie et le beau temps. En période de sécheresse ou de mauvais temps prolongé, on faisait dire une messe dans la chapelle. On venait en procession demander son intercession. On raconte que des paroissiens de Plouguerneau étaient venus à pied prier Saint-Jaoua afin qu'il leur accorde de la pluie. Il faut croire que leurs prières étaient ferventes et le pouvoir du Saint très grand : une pluie diluvienne est tombée et a arrosé les Plouguerneens avant qu'ils n'arrivent chez eux.

4 - Croyance ou légende ?

Les enfants de l'école publique de Bourg-Blanc racontent en 1985 : « A **Saint-Urfold**, le jour du pardon on jetait des pièces dans la fontaine. C'était une coutume pour savoir si on allait se marier dans l'année : si la pièce flottait, c'était bon signe, sinon..., eh bien il fallait revenir l'année suivante ! Peut-être que ceux qui voulaient se marier mettaient des pièces légères et ceux qui ne voulaient pas mettaient des grosses qui coulaient tout de suite ?

On raconte qu'à **Traon-Edern** près de Locmaria, au début du 20ème siècle, un homme ayant sans doute fait un vœu à la Vierge et ne le voyant pas exaucé, se rendit à la fontaine pour la punir. Il sortit la statue de sa niche et la plaça au fond du bassin en déclarant que si c'était vraiment la Vierge Marie, elle saurait bien se sortir seule de cette situation. Dès lors, la statue fut scellée sur sa console. La statue est maintenant placée à l'intérieur de la chapelle de Locmaria, à droite du maître-autel. On dit aussi que cette fontaine, visitée par ceux qui avaient des difficultés à se mouvoir, a disparu parce qu'elle aurait été bouchée par les béquilles laissées sur place par les malades soudainement guéris. Cette légende a-t-elle un fond de vérité ? Il y avait bien un pardon à la chapelle Notre-Dame de la Lande Locmaria, le dernier dimanche d'août.

Aujourd'hui le culte des fontaines a pratiquement disparu. Si on attribuait à ces fontaines la fonction de thérapie naturelle, celle-ci avait également l'avantage d'être peu coûteuse, à la portée de tous, de soigner aussi bien les hommes que les animaux et de faire boire une eau pure. Ah ! c'était l'ancien temps ! diraient les nostalgiques. Quand au Saint guérisseur, on le priait, l'implorait, mais on n'attendait pas de lui une obligation de résultat, le malade ou le pèlerin s'en remettait au bon vouloir du divin. Trop facile ! diraient les non-croyants. On parle aussi d'un Saint nommé « Sant Diboan », celui qui enlève la souffrance, On le surnomme également « San Tu Pe Du » celui qui fait passer le malade d'un côté ou de l'autre, qui met fin à l'épreuve. La mort ou la vie, son pouvoir reste aléatoire. On peut donc dire que durant des siècles, païen ou chrétien, superstitieux ou croyant, l'homme est resté attaché à ces rites, et l'eau restera toujours l'élément symbolique de la vie. Quant à sa pureté, aujourd'hui, on aimerait croire aux miracles !



Fontaine de St Urfold

Bibliographie :

« Fontaines de Bretagne » d'Albert Poulain et Bernard Rio.
CRBC : Anne-Marie Arzur Tréguier et Yves Hervé Lagadec.

LE BRETON AUJOURD'HUI

BREZHONEG BREMAÑ

Par les élèves
du Collège St Joseph

**Avant Noël 2015,
les 6èmes du Collège
St Joseph montent
sur scène.**

« Mall 'zo warnon e teufe mare ar PAE », a lavare bugale 6vet klas skolaj Sant-Jozef er miz Du. Hag e oa bet kroget, a-benn ar fin, d'al lun 14 a viz Kerzu 2015.

« An istor hep fin ebet » eo titl ar pezh-c'hoari-mañ, bet adskrivet gant animatour hor skolaj, Jean-Michel BRAULT, ha bet c'hoariet ganeomp.

Bastian, haroz an istor, a zo ur paotrig n'eo ket gwelet mat tamm ebet gant ar re all. Harellet e vez ganto e porzh ar skolaj zoken. Mont a ra neuze da glask goudor solier ar skolaj. Eno e kav ul levr anvet « An istor hep fin ebet », hag e krog da lenn anezhañ. Kontañ a ra avanturioù ur paotr yaouank, Atreju e anv, bet dilennet gant impalaerez ur vro vurzhudus, evit kavout petra' zo kaoz ez a ar bed d'an diskar hag e annezerien da heul.

En ur vont da glask ar wirionez en deus Atreju ur bern kudennoù hag e stourm a-eneb meur a enebour.

Mont a ra Bastian don-tre el lennadenn-mañ, betek bezañ el levr da vat. E fin ar PAE e teu el levr ivez.

Echuet e vo an istor ar bloaz a zeu gant skolajidi ar 6vet klas.

Hag evit sevel ar pezh-c'hoari a-bezh ne oa bet nemet 3 devezh hanter! Rannet e oa bet an 172 skolajiad dre ar pezh o doa bet c'hoant d'ober: margodennoù, dañsoù, sport, kinkladurioù, c'hoariva, skeudennoù niverel pe gwriad dilhadoù.

Sikouret gant Eric Jolivet o doa graet Klervi, Floriane ha Mailys war-dro ar vargodennoù. « Ret e oa deomp bezañ gouest da adsevel kador an impalaerez vihan e nemet 10 segondenn, ha gouzout lakaat an aerouant lien da fiñval », a lavaront.

Ha Yann RATHUY eo an hini en doa skoazellet Léonie ha bugale all da grouiñ kinkladurioù brav: maligorned, gwez kartoñs, ur bizon, dismantrou tiez, hag ur marc'h. « Met an diaesañ toud a oa bet gouzout penaos lakaat ar ginkladurioù da fiñval war al leurenn », eme Léonie.

E-keid-se e oa bet prientet dilhadoù an aktourien gant Léane hag Elina. Treset, didroc'het ha gwriet a oa bet ganto. « Dispar e vefe gellout adbevañ ar sizunvezh-mañ en -dro », a lavar ar merc'hed-mañ, a oa bet sikouret gant Gwenola COADOU ha Jeanne-Louise BLEUNVEN.



Alexandra eo an hini nemeti a oa bet klevet o komz war al leurenn. « Labourat am boa graet en ur strollad a 7 pe 8 skoliad. Diaes e oa bet dont a-benn da gomz kreñv hep huchal, disklipañ mat ar gerioù, ha displegañ ar roll. « C'hoant am eus da drugarekaat Margot, Lucie, Camille ha Morgan evit bezañ bet ken jentil ganeomp », a lavar Alexandra.

Plijet-kenañ e oa bet an holl gant ar raktres-mañ!

Résumé

Bastian, un collégien malmené par ses camarades, se réfugie au grenier du collège et y découvre un livre : c'est l'histoire d'Atreju qui habite un monde merveilleux mais en plein déclin. L'Impératrice lui demande d'enquêter. Il devra alors affronter bien des problèmes et de nombreux ennemis, et voilà que Bastian plonge dans le livre et finit lui-même par faire partie de l'histoire d'Atreju !

En 3 jours les 6èmes s'activent (théâtre, décors, marionnettes, musique, couture...) avec M. Brault, des profs et des aides extérieures pour réaliser un spectacle qui restera un beau souvenir chaleureux ! Une histoire qui trouvera son dénouement avec les 6èmes de l'an prochain !

